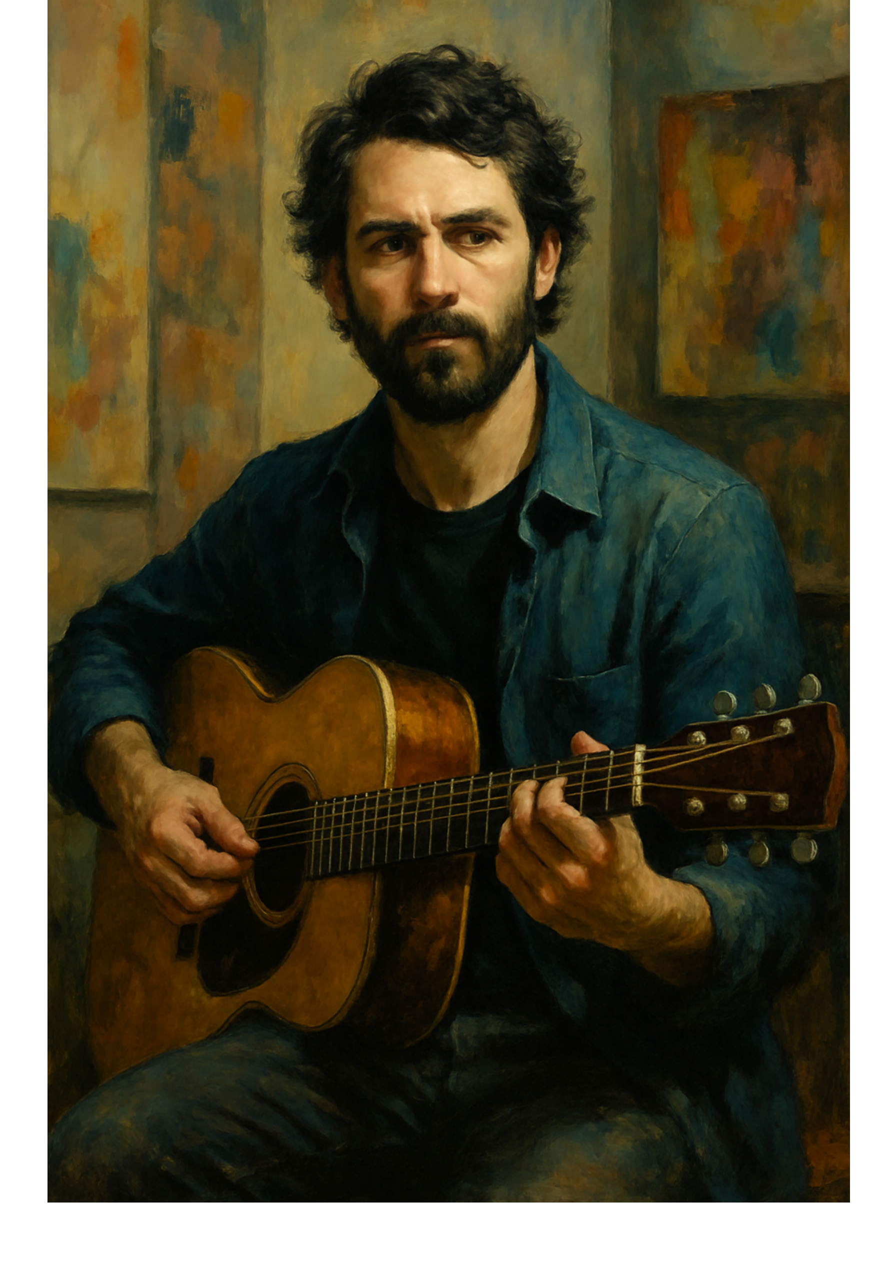


Bambou et Lulu — Les ombres de la fin

Après Jane Birkin et Charlotte, est venue Bambou.
Mais ce n’était plus le même Gainsbourg.

Ce n’était plus l’artiste incandescent, provocateur ou inspiré.
C’était un homme vide, alcoolisé, flottant entre cynisme et effondrement.
Et Bambou n’est pas entrée dans sa vie pour l’élever, mais pour accompagner sa chute.

Issue d’un milieu opaque, Bambou est la fille d’un ancien officier de l’OAS — l’Organisation Armée Secrète, groupe clandestin et terroriste fondé pendant la guerre d’Algérie,
milieu militarisé, anti-gaulliste, hostile à la décolonisation.
C’est dans cette trame que Jean-Marie Le Pen opérait également, sans faire officiellement partie de l’OAS,
mais en entretenant des liens idéologiques et humains profonds avec ses membres.

Bambou, repérée par les circuits de la mode et des soirées parisiennes,
n’avait ni trajectoire artistique, ni ancrage profond.

Elle est entrée dans la vie de Gainsbourg comme on entre dans un décor en ruines.
Pas pour aimer, mais pour accompagner. Pas pour construire, mais pour rester là.

Elle ne fut pas muse, mais accessoire.
Et leur fils, Lucien (Lulu), est né dans ce flou absolu.

Un père brûlé de l'intérieur.
Une mère sans densité.
Aucune parole juste pour poser le socle.

Lucien n'a pas hérité d'une lignée, mais d'un manque.
Il n'a pas grandi sous l'aile d'un père, mais sous son ombre.
Et il porte aujourd'hui un nom trop grand pour une voix trop peu entendue.

Aphorisme :

On ne naît pas dans l'amour quand tout autour s'effondre.
Lulu n'a pas été enfanté : il a été produit.
Et Bambou n'a rien détruit — elle n'a simplement rien retenu.